

BRASSENS - GRÉCO (1)

DEUX tempéraments opposés, mais qui se complètent et qui, tour à tour, par le miracle de la seule présence, emplissent l'immense scène de Chaillot. Deux heures et demie de chansons, toutes plus belles les unes que les autres. Un plaisir rare qui semble trop court.

D'abord Gréco, la sirène noire. Elle est plus souriante qu'en mai dernier à l'Olympia. Entre ses nouvelles chansons, excellentes mais sévères, elle glisse quelques-uns des succès que nous aimons depuis quinze ans. Une promenade en quelque sorte, une rétrospective où nous retrouvons intacts les couplets que Béart, Prévert, Desnos, Gainsbourg, Ferré ont écrits pour elle, l'inimitable. Car Gréco, c'est un mélange rare et subtil : le comble de l'apprêt et du raffinement ; une vamp, une star, plus cérébrale qu'instinctive ; mais aussi une voix de velours qui, d'une inflexion caressante, presque un murmure, vous fait chavirer dans un monde de tendresse et de poésie. Il a suffi d'un regard, d'un geste (les mains qui palpitent et s'envolent) : personne ne sait passer comme elle de l'insolence, de l'ironie mordante à la nostalgie que peut susciter un amour perdu, un bal à Robinson. Les modes passent, Gréco reste, immuable : elle est devenue classique.

Aucun artifice chez Brassens. Un pied sur une chaise, la guitare barrant sa poitrine, il est immobile. Juste une allée et venue au verre d'eau de scène où il trempe les lèvres entre chaque chanson.



Le revoilà avec sa grosse moustache et ses cheveux qui ne connaissent pas les ciseaux du coiffeur. Il a minci. Sans bedaine et sans bajoues, comme il dit, mais toujours authentiquement poète, tendre et bourru, avec cet accord parfait qu'il y a entre son physique, sa voix ronde et grasse, et ses chansons. Fidèle à lui-même, il chante la libre pensée, les filles de joie et la liberté ; il ridiculise les bourgeois et les punaises de salons de thé ; il rend légères les amours malheureuses, et il fait rire avec la mort comme personne. Son vocabulaire, si rare, où se mêlent vieux mots d'autrefois et saines paillardises, en font le dernier baladin de notre temps. Philosophe gaulois, il est l'héritier de François Villon. C'est une joie de le retrouver.

B. I.

(1) Jusqu'au 22 octobre.

L'Echo de la mode

2 octobre 1966